

Jean RICHPIN



L'ÉTOILE
(1873)

La Gabkalothèque

Jean RICHEPIN

L'ÉTOILE

EN COLLABORATION
AVEC ANDRÉ GILL

1873



La Gabkalotheque

L'ÉTOILE

DRAME EN UN ACTE, EN VERS

EN COLLABORATION

AVEC ANDRÉ GILL

*Représenté pour la première fois au théâtre de la Tour d'Auvergne,
le 9 Août 1873*

PERSONNAGES

SIR RICHARD, 40 ans ; costume noir	M. Jean RICHEPIN
BELLA, 30 ans ; costume noir	Mlle WILSON
GEORGES, 12 ans ; costume blanc	Mlle HENRIOT
SAM, 60 ans ; costume gris	M. Pierre ELZÉVIR

La scène se passe en Angleterre, du temps de Shakespeare ; le soir.

Une grande salle sévère, sombre. Au fond, une fenêtre à balcon, ouverte sur le ciel. À gauche, une porte. Entre cette porte et la fenêtre, un grand fauteuil près d'une table. À droite, une tenture en tapisserie, formant un retrait visible pour les spectateurs.

Il est nuit, et par la fenêtre on voit l'immensité noire où scintillent les étoiles.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES *dort étendu dans le grand fauteuil, faisant face au public. À l'orchestre, musique lente et douce comme un souffle d'enfant.*
Silence.

SCÈNE II

GEORGES *endormi dans le fauteuil*, SAM *soulève la tapisserie et introduit* BELLA

SAM

Approchez ! il est là.

BELLA

Ciel !

SAM

Approchez ; il dort.

BELLA

Oh ! mon Georges, mon fils !

SAM

Silence !...

BELLA

Hélas ! j'ai tort.

C'est vrai, Sam, je n'ai pas le droit de le lui dire.

J'en ai perdu le droit en ce jour de délire

Où, pour un fol amour dans mon cœur triomphant,

J'ai quitté ma maison, mon mari, mon enfant.
Sam, j'ai peur.

SAM

Peur de quoi ?

BELIA

Peur d'être repoussée.

Pour remonter si haut je suis trop abaissée.
Ce bonheur souhaité me prend au dépourvu.
Certes, j'avais moins peur avant de l'avoir vu.
Mais je trouve, à présent, mon audace trop grande,
Sentant ce que je suis, et ce que je demande.
Quoi ! ce bien que j'ai fui, je viens le réclamer !
Ce fils, je veux qu'il m'aime, et n'ai point su l'aimer !
Ah ! j'ai raison de craindre, et c'est de la démente,
Quand on fut sans pitié, d'espérer la clémence.
Misérable ! retourne à ta honte, va-t'en !
N'est-ce pas trop déjà, ce bonheur d'un instant ?
N'est-ce pas à tes maux une adorable trêve,
Que cette vision, douce comme un bon rêve ?
Va-t'en, emporte-la dans ton cœur, dans tes yeux !
Qu'elle brille en ta nuit, comme la lune aux cieus,
Sereine, illuminant de blancheur ta pensée,
Jusqu'à ce que la mort seule l'ait effacée !

SAM

Eh quoi ! Madame, à peine encor vous commencez,
Tout l'ouvrage est à faire, et vous y renoncez !
Il faut vouloir. — Le mal, madame, est effroyable,
Et l'expiation...

BELLA

... doit être impitoyable,
Je le sais. Mais, vois-tu, j'avais tort d'espérer.
J'ai beau me repentir, et j'aurai beau pleurer,
Ma grâce est impossible ; et c'est une folie
D'être venue.

Elle fait mine de partir.

Allons !

Puis, saisissant brusquement Sam par le bras.

Oh ! mais, je t'en supplie,
Laisse-moi voir mon fils, dis ! je l'embrasserai
Une fois, une seule, et puis je m'en irai.

SAM

Il faut rester. — D'ailleurs je ne puis rien permettre,
Madame, car ce n'est pas moi qui suis le maître.
Les baisers de l'enfant sont au père ; et c'est lui,
Lui seulement, qui peut vous les rendre aujourd'hui.
C'est lui qu'il faut prier... et guérir.

BELLA

Oui, j'oublie,
C'est vrai. Je dois guérir avant tout sa folie.
Il est fou. — C'est affreux ! — Celui qui tient mon sort,
Celui qui va donner à mon bonheur l'essor,
Ou qui va l'étouffer dans sa main qui se ferme,
Il est fou ! — Pour juger, il faut un esprit ferme ;
Mon juge est fou !...

SAM

Par qui l'est-il donc devenu ?
Et qui donc a tué son cœur, le laissant nu

Comme un oiseau qu'on plume et que l'on abandonne ?

BELLA

Mon juge est ma victime, et je veux qu'il pardonne !

SAM

J'ai passé bien des jours, et veillé bien des nuits,
Écoutant respirer et gémir ces deux bruits,
Le sommeil de l'enfant, le délire du père.
L'un criait : « Je maudis ! » L'autre disait : « J'espère ! »
Bien des nuits ! bien des jours ! Sourires et douleurs.
Les bégaiements confus, et les lugubres pleurs,
La gaité qui fleurit, la rage qui dévore,
D'un côté l'agonie, et de l'autre l'aurore.
Moi, seul entre les deux. Bien des jours ! bien des nuits !
Et tout cela marchait très lentement. Et puis
L'homme s'est ressaisi, se reprenant à vivre,
Et ton souffle inégal, rauque, s'est mis à suivre,
Peu à peu, murmurant comme un lointain ruisseau,
Le rythme régulier et calme du berceau.

BELLA

Il ne peut pardonner, Sam, je te le répète.

SAM

Mais la raison avait sombré dans la tempête ;
Et cet esprit, tantôt de tumulte rempli,
N'avait plus désormais pour hôte que l'oubli.
Il a tout oublié, votre faute et sa peine :
Car son cœur n'avait pas de place pour la haine.
Il se rappelle encor seulement ses amours ;

Et, comme il vous croit morte, il vous aime toujours.

BELLA

Mais, quand il va me voir, Sam, et me reconnaître,
Les souvenirs en lui vont brusquement renaître.
Il me tuera, vois-tu, voilà tout !

SAM

Chut ! c'est lui.

Je l'entends.

BELLA

Ah ! j'ai peur. Tout mon courage fuit.
J'ai peur !

SAM

Prenez le temps de rassurer votre âme.
Je vous annoncerai dans un instant, madame.
Jusque-là, cachez-vous.

Il la fait rentrer sous la tapisserie, où elle reste visible aux spectateurs.

J'entends ses pas pesants.

BELLA

Je ne l'ai pas revu depuis plus de dix ans.

SCÈNE III

SIR RICHARD, GEORGES, SAM, BELLA, *cachée.*

SIR RICHARD, *entrant.*

Certes, on s'est toujours trompé sur la nature

Des étoiles, toujours. Pourtant, la chose est sûre,
Ce sont tout bonnement des chandelles. — Voilà !

BELLA, *cachée*.

C'est lui ! c'est lui ! Jamais je n'aurais cru cela.
Oh ! comme il est changé, vieilli ! Quelle tempête
De douleur furieuse a neigé sur sa tête !

SIR RICHARD

Aux mères qui s'en vont, mauvaises, d'ici-bas,
Sans un baiser d'enfant, le ciel ne s'ouvre pas.
Elles pleurent alors, mais trop tard, insensées !
Les larmes de leur cœur qu'elles n'ont point versées,
Et se tordent les bras, suppliantes. — En vain.
L'ange des châtiments, qui veille au seuil divin,
Leur donne une chandelle allumée, et les chasse.

GEORGES

Bonsoir, père.

SIR RICHARD

Bonsoir. — Elles vont par l'espace ;
Et la tienne te cherche encor. Retiens ceci :
Tant qu'elles sont là-haut, l'enfant étant ici,
Tant qu'elles ne l'ont pas retrouvé dans leur route,
Elles vont, promenant sous la céleste voûte
Leur chandelle qui brûle et jamais ne s'éteint.
Ces chandelles sont les étoiles. — C'est certain.

GEORGES

Vous ne m'embrassez pas ! Êtes-vous en colère,

Ou ne m'aimez-vous plus depuis tantôt, mon père ?

SIR RICHARD

Et qui veux-tu que j'aime, alors, si ce n'est toi ?
Si ce n'est l'enfant blanc, qui veux-tu que ce soit ?
Mon petit enfant blanc, ma vie, et le sang même
De mes veines.

SAM

Monsieur...

SIR RICHARD, *sans l'entendre.*

Ah ! va, combien je t'aime,
Tu ne pourras jamais, mon Georges, le savoir.
Ma face est immobile et ne laisse rien voir.
Mon cœur est froid, comme en hiver l'eau des fontaines.
C'est que je t'ai donné tout le sang de mes veines.
Je n'en ai plus. Il est en loi, battant, coulant.
Comment donc se fait-il que tu restes si blanc ?

SAM

Maître, daignez...

SIR RICHARD

Eh quoi ! Je suis confus de honte.
Veuillez me pardonner, vraiment, monsieur le comte.

SAM

Maître, ne raillez point !

SIR RICHARD

Comment ! vous supposez

Que je raille, monsieur le duc, quand vous causez !

SAM

À quoi bon vous moquer, hélas !

BELLA, *cachée.*

Quelle torture !

Aurai-je assez de pleurs pour laver sa blessure,
Et de sel dans mes pleurs pour la cicatriser ?

SAM

Je vois que vous voulez, maître, vous amuser.
Dure ironie envers votre vieux domestique !

SIR RICHARD

Domestique !...

Il le considère avec attention, la main au-dessus des yeux.

Eh ! parbleu !... C'est qu'il est véridique !

La chose est merveilleuse !... Et, je vois, en effet,
Vous portez la livrée. — Oui ! — Mais vous êtes fait
Tout comme un gentilhomme, et même comme un homme.
Oui, deux jambes, deux bras, la tête, tout en somme...
Que veux-tu, toi qui sais si bien me ressembler ?

SAM

Maître, quelqu'un est là qui voudrait vous parler.

SIR RICHARD, *réfléchissant.*

Domestique !... Il se dit le mien.... C'est vrai, peut-être.
Donc, vous êtes ici pour me servir ?

SAM

Oui, maître.

SIR RICHARD

Je vous ordonne alors de dire, clair et net,
À l'instant, quelles sont les règles du sonnet,
Et quels les premiers mots d'une femme coupable.

SAM

Maître, je ne sais pas... je ne suis pas capable...

SIR RICHARD

Or donc, vous n'êtes pas mon serviteur.

Il se frappe le front.

Holà !

Toi, parle !... Il me l'eût dit, lui, quand il était là.
Là, dis-je ! Un domestique étonnant, sur mon âme !...
Il m'a quitté, le drôle !... un soir...

Souriant.

Pour une femme.

SAM

Monsieur, je vous en prie, écoutez-moi. J'attends
Vos ordres. La personne est là depuis longtemps.
Dois-je la faire entrer ?

SIR RICHARD

Faites entrer le diable

Si vous voulez ! — Morbleu ! quel bavard effroyable !
Allez !

SAM

Pardonnez-moi, maître, mais j'oubliais
Le nom de... c'est-à-dire... enfin la...

SIR RICHARD

Quel niais !

SAM

La personne qui veut...

Décidément et avec intention.

... Enfin, c'est une dame !

SIR RICHARD

J'ai dit le diable. Eh bien ! faites entrer la femme !

SAM, *à part.*

La chose marche mieux que je n'avais pensé.

Il sort pour aller chercher Bella.

SCÈNE IV

SIR RICHARD, GEORGES *qui s'amuse à tailler une branche
d'épine.*

SIR RICHARD

Elles cherchent, avec leur regard trépassé,
Dans l'immensité noire. Un ange de colère
Les chasse devant lui... Petit Georges sans mère,
Que fais-tu là, mon fils, avec ce rameau vert ?

GEORGES

Je m'amuse. Je l'ai trouvé tantôt, couvert
De fleurs, et balancé doucement au ramage
De quatre grands moineaux qui faisaient un tapage
Enragé dans la haie où sont les boutons d'or.
Je veux m'en faire un fouet.

SIR RICHARD

La sève saigne encor...
Un arbre doit souffrir quand on lui prend sa branche.
Mais, dis-moi, pour briser celle-ci, ta main blanche
Est déjà bien robuste !

GEORGES

Oh ! j'avais mon couteau.

SIR RICHARD

Un couteau !...

GEORGES

Le vieux Sam me l'a donné tantôt.

Sir Richard prend le couteau et le considère.

SCÈNE V

LES MÊMES, *d'un côté de la scène. SAM ET BELLA, de l'autre côté. Ils forment deux groupes qui ne se voient pas.*

SAM, *introduisant Bella.*

Du courage !... Ah ! baissez votre voile, madame.

Que ce soit un rempart qui protège votre âme
Et fasse votre voix plus ferme ; et que vos yeux,
Sûrs de n'être point vus, dans les siens lisent mieux.
Suivez de sa pensée errante les indices,
Les sinuosités, comme on suit les caprices
Du sentier qui traverse un parc bouleversé,
Où depuis bien longtemps, hélas ! on n'a passé.
Et lorsque vous verrez à travers ses réponses
Trembler le souvenir, et que, parmi les ronces,
En retrouvant les fleurs il s'arrête un moment,
Alors n'hésitez pas ! soulevez brusquement
Votre voile ! — On a vu des démenes moins douces
Parfois s'évanouir à de moindres secousses.

SIR RICHARD, *contemplant toujours le couteau.*

Voilà, certes, un bijou d'une grande valeur,
Qui peut couper la branche et trancher la douleur.
Et qui, mauvais pour l'arbre, est bon pour guérir l'homme.

SAM, *à Bella, qui ajuste son voile.*

Voulez-vous, un miroir ? Tenez, madame.

BELLA

Oh ! comme

Je suis pâle !

Regardant le miroir attentivement.

Un miroir ! Mais je le reconnais.

C'est celui qu'au matin des noces je tenais,
Celui qui vit mes yeux pleins de chaste pensée,
Miroir de jeune fille alors, de fiancée.
Ô toi qui reflétas dans ton azur tremblant

Mon visage tout rose et mon voile tout blanc,
Tu devrais te ternir à cette vapeur d'ombre.

SIR RICHARD, *rendant le couteau à Georges.*

Enfant, qui que ce soit qui t'ait donné ceci,
Il t'a fait un présent inestimable. Aussi
Garde-le bien. — C'est un élixir, cette lame ;
Il verse le sommeil au plus profond de l'âme
Quand on sait d'un seul trait le faire en soi couler.
Il peut être très doux, enfant, de l'avalier
Jusqu'au manche.

SCÈNE VI

LES MÊMES.

Sam et Bella s'approchant de Sir Richard.

SAM

Monsieur !

SIR RICHARD

Eh ! qui va là ? Quoi ?

SAM

Maître,

C'est la personne à qui vous voulez bien permettre
De vous parler.

SIR RICHARD

Madame, approchez, et soyez
La bien venue ; et si, par hasard, vous croyez

Avoir en rien besoin de moi, daignez m'apprendre
Ce que je puis pour vous.

BELLA

Tout ! Vous pouvez me rendre

La vie ou me donner la mort à votre gré.

C'est de vous que j'attends tout ce que je serai.

Vous êtes mon espoir, mon recours, mon refuge,

Et ma terreur aussi, car vous êtes mon juge.

Oui, j'ai besoin de vous, et que vous y mettiez

Toute votre clémence et toutes vos pitiés.

Je sais quel est le poids de fautes qui m'accable.

Je sais que vous avez le droit d'être implacable,

Et de chasser, avec un sourire moqueur,

Cette épouse sans foi, cette mère sans cœur.

Je sais ce que j'ai fait et je sais ce que j'ose.

Je sais tout cela. Mais je sais une autre chose :

C'est que vous êtes bon,

S'inclinant peu à peu, elle tombe aux pieds de sir Richard,

et que vous serez doux

Au profond repentir qui vous prie à genoux.

SIR RICHARD, *la relevant.*

Relevez-vous, madame, et veuillez vous remettre.

Je n'ai pas bien compris votre affaire, peut-être ;

Mais néanmoins à vous aider je pourrai voir.

Je réfléchirai bien. Et s'il est au pouvoir

D'un nuage de suivre un caprice de femme,

Vous pourrez vous servir du nuage, madame.

BELLA, à *Sam*.

Nuage ! que dit-il ? Comment ?...

SAM, à *Bella*.

Vous savez bien,
Madame, qu'il est fou. Chut ! ne lui dites rien.

SIR RICHARD

Nuage, eh ! oui, la chose est très élémentaire :
Qu'est-ce que l'eau ? C'est l'homme. Et qu'est-ce que la
[terre ?

C'est la femme. La terre en été se fendant,
L'eau, prise de pitié, tombe, et, la fécondant,
Se mêle, se disperse en elle, la pénètre.
L'amour qui les a joints n'en fait plus qu'un seul être,
Et pour enfants, ils ont les bois verts, les blés d'or.
Bientôt, lasse d'aimer, la terre ingrate dort.
Or que deviendrait l'eau, sans le soleil qui passe ?
Mais le soleil la voit, l'appelle par l'espace,
Et l'homme alors devient nuage. Il plane, il va,
Sur les ailes du vent qui d'ici l'enleva,
Bien haut, bien loin, dans les orages et la brume,
Traversant l'océan dont il prend l'amertume,
Et se fondant avec l'immensité des cieux.
Quelquefois il revient au-dessus de ces lieux
Où gît celle qui fut sa compagne d'une heure.
Quand il voit que ce n'est que de la boue, il pleure.
C'est pour cela qu'il pleut.... Les nuages sont fous !...
Ainsi, moi, je pleuvais à verse, croyez-vous !

BELLA

Hélas ! Mon Dieu ! mon Dieu ! Quelle triste folie !...
Sir Richard, vous qu'on dit si bon, je vous supplie,
Aidez-moi ! Faites-moi retrouver mon enfant.

SIR RICHARD

Votre enfant ? pauvre femme ! Hélas ! mon cœur se fend.
Vous l'avez donc perdu, votre enfant ? Soyez sûre
Que nous le chercherons partout, je vous le jure.
Sans l'avoir jamais vu, je le trouverai bien :
Il doit être très pâle. — Oh ! oui ! comme le mien,
Tenez ! L'avez-vous vu, voulez-vous le connaître,
Mon enfant, mon beau George ?

Il la mène près du fauteuil où l'enfant s'est peu à peu endormi.

BELLA

Ô le doux petit être !

Oh ! si je le connais, sir Richard !

SIR RICHARD, *sans l'entendre et lui montrant l'enfant.*

Le voici,

Il dort. Comme il est pâle ! Enfant sans mère aussi !
Ils sont tous blancs.

BELLA

Ô cher, bien cher petit, espère,
Va, je retrouverai mon fils, et toi ta mère.

SIR RICHARD

Peut-être il rêve d'elle, et lui dit de venir.
Que l'ange bienfaisant, l'ange du souvenir,
Celui qui porte aux plis vaporeux de sa robe

Les apparitions que le jour nous dérobe,
Celui qui fait en nous chanter les vieux accords,
Et qui montre à nos yeux les visages des morts,
Que l'ange en souriant dans son rêve l'apporte.

BELLA

Des morts ?

SAM

Je vous l'ai dit, madame, il vous croit morte.

SIR RICHARD, *montrant le ciel.*

Et tenez ! Voyez-vous cette étoile là-bas ?
C'est elle. — Elle est parmi celles qui n'entrent pas.
Sa chandelle scintille et fait un trou dans l'ombre.
Car elle attend son fils au fond du grand ciel sombre.
Elle voudrait entrer. L'ange le lui défend.
Elle est morte sans un baiser de son enfant.

BELLA

Oh ! mon Dieu ! c'est horrible !

SIR RICHARD

Elle est lasse d'attendre.

BELLA

Monsieur, écoutez-moi ! Monsieur, veuillez m'entendre !
Cette mère, elle vit. Ces regrets, ces remords,
Elle en souffre, c'est vrai, mais non parmi les morts.
Votre femme, elle vit, vous dis-je ; solitaire
Elle cherche son fils, non là-haut, mais sur terre.

Elle pleure, et les morts ne peuvent pas pleurer.
Monsieur, d'un faux espoir voudrais-je vous leurrer ?
La preuve qu'elle vit, moi je la connais.

SIR RICHARD

Elle ?

BELLA

Je la connais. Je sais comment elle s'appelle.
Sir Richard, voulez-vous que je dise son nom ?
Bella ! — Vous voyez bien, c'est elle ! Bella !

SIR RICHARD

Non !

Je vois précisément, à cette simple épreuve,
Votre erreur. Vous avez mal choisi votre preuve.
Vous ne connaissez pas cette femme. Elle avait
Pour nom.... Attendez donc !

Se frappant le front.

Ah ! seul il le savait

Ce domestique, et certe il me l'eût dit.

SAM

Moi, maître,

Je puis le dire aussi. Vous me croirez peut-être ;
Je l'ai connue. Eh bien, maître, c'était Bella.

SIR RICHARD

Madame, attendez donc... Quant à cet homme-là,
Il ne sait ce qu'il dit : sa sottise est complète.
Je vais me souvenir.... Voyez-vous, j'ai la tête

Toute à l'envers, depuis le jour où l'on m'a pris
La cervelle. C'était un matin, quand j'appris,
Tout à coup, au réveil, la mort d'un de mes proches...
Je ne sais plus lequel ! — Avec cela les cloches
Qui tintent sans relâche et sautent lourdement...
Les cloches, vous savez, le glas d'enterrement.
Et puis, n'a-t-on pas eu la singulière idée,
Sans doute pour remplir ma cervelle vidée,
D'y mettre un oiseau mort ! — Tout cela se confond,
Se brouille. Cependant, en cherchant bien, au fond...
J'ai dit plus d'une fois les noms de cette femme...
Tenez ! Oui ! c'est cela !... Je l'appelais... infâme...
Misérable... Oui ! oui !... C'est cela !... Puis aussi
Prostituée.... Elle a beaucoup de noms ainsi.
Mais ce n'est point Bella.

BELLA
Mon Dieu ! mon Dieu !

SAM
Courage,
Madame, il faut mener jusqu'au bout votre ouvrage.

BELLA
Mais comment ? Mais comment lui dessiller les yeux ?
Morte ! si je l'étais ! Ah ! cela vaudrait mieux !
Oui, puissé-je mourir, pour que son cœur renaisse,
Et qu'il me tue enfin, mais qu'il me reconnaisse !
Je vais faire saigner sa plaie. Il me tuera
Sans doute ; mais au moins il se rappellera.
— Sir Richard, cette nuit, vous souvenez-vous d'elle,

Où vous avez trouvé votre femme infidèle,
Où vos yeux ont pu voir cet horrible moment,
Qu'elle était dans les bras d'un autre, — son amant ?
Oui, votre femme était une prostituée,
Et vous l'avez battue, et vous l'auriez tuée,
Si l'on n'était venu séparer tout à coup
Le couteau de vos doigts et vos doigts de son cou.

SIR RICHARD

Je ne me souviens pas.

BELLA

Oh ! que je sois damnée !
Mais votre femme enfin, si vieille et si fanée
Que l'aient faite depuis le remords et les ans
Qui sur son front pâli marquent leurs pas pesants,
De quelque nom d'ailleurs que vous l'avez nommée,
Vous en souvenez-vous, et l'avez-vous aimée ?...

SIR RICHARD

Vous dites ? Attendez ! Comment donc ? Ah ! j'y suis !
Mais c'est que vous parlez tellement vite, et puis
Vous avez prononcé des choses pêle-mêle !
Vous m'avez demandé si je me souviens d'elle ?
Et si je l'ai... voyons !... aimée ?... Est-ce cela ?

BELLA, *frémissante*.

Oui !...

SIR RICHARD

Quelle question ! Si je l'aimais ?

Riant.

Ha ! ha !

Le soleil aime-t-il la fleur qu'il fait éclore ?

Oui, je l'aimais. — Je m'en souviens. — Je l'aime encore.

Et c'est pourquoi je vis, malgré mon cœur défunt.

Mon cœur est embaumé dans cet ancien parfum.

BELLA, *haletante.*

Alors, rappelez-vous...

SIR RICHARD

Ah ! si je me rappelle !

Elle était si charmante, et si pure, et si belle !

Oh ! oui ! là, près de moi, je crois encor la voir.

C'était dans le grand parc de son père, le soir,

Un soir d'été. L'air tiède était chargé d'ivresse.

Par bouffée, il faisait, doux comme une caresse,

Frémir ses cheveux d'or, qui volaient mollement

Sur mon front empourpré par leur chaud frôlement.

Et, tantôt sous le bois baigné dans l'ombre brune,

Tantôt sous les baisers de neige de la lune,

Nous allions, sans parler, et la main dans la main,

Écoutant vaguement tous les bruits du chemin.

Dans la mousse moelleuse et les fleurs entr'ouvertes

Bourdonnaient les lutins de l'herbe, aux pattes vertes.

Ils appelaient, avec de lointaines chansons,

Les bleus lutins de l'air qui sont leurs échansons,

Et dont, pour rafraîchir les plantes reposées,

L'aiguère de cristal épanche les rosées.

Et, comme tout lutin d'une fleur est l'amant,

À sa belle amoureuse il verse un diamant.

L'amoureuse lui rend un baiser, et se pâme.
Et nous entendions tout, et la fleur de notre âme
Appelait son lutin, qu'en mon cœur je nommais,
Et je lui dis alors, tout bas, que je l'aimais.

BELLA, *à part.*

Oui, je pleurais de joie ; et je pleure de honte
Aujourd'hui que ce temps est loin, et que je compte
Combien j'avais promis, combien peu j'ai tenu.

SIR RICHARD

Et puis, lorsque le jour des noces fut venu...
— Oh ! oui, je me rappelle ! Et, la paupière close,
Je vois tout, comme si je touchais chaque chose :
La robe toute blanche et pleine de clartés,
Et son voile de gaze, et ses cheveux nattés,
Dont les tresses, tombant sur son dos qui se ploie,
Semblaient deux serpents d'or allongés sur la soie.
Dans un brouillard d'encens l'orgue chantait pour nous.
Sous la main qui bénit nous étions à genoux,
Silencieux, émus de voluptés étranges,
Regardant les vitraux où souriaient les anges,
Et mon cœur, pauvre cœur qui depuis s'est éteint,
Ivre, faisait bondir mon pourpoint de satin.

BELLA, *à part.*

Hélas ! C'est une chose horrible que j'ai faite !

SIR RICHARD

Puis vint le soir. Ce fut le bal, ce fut la fête !
— Oh ! oui, je m'en souviens, comme si c'était hier.

Ma fiancée était ma femme. J'étais fier.
Tout le monde admirait. Et, pour ouvrir la danse,
Je pris sa main...

Il lui prend la main.

Tenez, ainsi. Puis, en cadence
L'orchestre préluda d'un ton doux, lentement.
C'était un air très vieux, très tendre, et très charmant,
Et, quoi qu'il fit danser, mélancolique presque :
Quelque chose de grave et de chevaleresque.
Oh ! je me le rappelle...

Il écoute comme un chant lointain, et on entend une vague musique.

Oui ! Oui ! C'est bien cela !

C'est cela !

Il entraîne Bella et ébauche quelques pas d'une danse grave, en chantant.

Tra la la ! Tra la la, la la la !

BELLA, *sanglotant sous son voile.*

Oh ! oh ! oh !...

SIR RICHARD, *s'arrêtant subitement tout confus et comme un enfant pris en faute.*

Madame... ah ! quelle tête légère !

Pardon !... Je vous parlais d'une chose étrangère,
Et j'oubliais...

BELLA

Oh ! non ! et puisque votre cœur
Garde des temps heureux le souvenir vainqueur,
Et puisque malgré tout l'ancienne fiancée
Toujours vivante habite encor votre pensée,
Puisque vous êtes bon, puisque vous êtes doux,

Puisque vous oubliez le mal, j'espère en vous,
Et je vous en conjure, et je vous en supplie,
Par l'amour d'autrefois dont votre âme est remplie,
Par le premier aveu que vous fîtes un soir,
Par l'église, et le prêtre, et l'orgue, et l'encensoir,
Par le bal, par cet air mélancolique et tendre,
Par tout ce qui fut elle enfin, daignez m'entendre,
Et votre bien-aimée, et la pauvre Bella,
Regardez, sir Richard, et reconnaissez-la !

En disant ces mots, elle a relevé son voile brusquement.

SIR RICHARD, *froidement.*

Je ne vous connais pas, mais vous êtes fort belle.

Avec insolence.

Belle tête, dit l'autre, est souvent sans cervelle.

Madame, je n'ai rien compris à vos discours.

BELLA, *furieuse.*

Ah ! c'est trop à la fin ! sir Richard, soyons courts.

J'ai trop laissé parler votre absurde démente.

Pour l'amante sans foi que l'on soit sans clémence,

Quand elle est à genoux que l'on soit triomphant,

Soit ! — Mais moi je suis mère et je veux mon enfant.

Montrant Georges dans le fauteuil.

Cet enfant est à moi, cette chair est la mienne !

Je le veux ! c'est mon fils ! mon Georges !...

En disant ces mots elle se jette vers le fauteuil où l'enfant se réveille à ses cris.

Le père, l'arrêtant par le bras et éclatant :

SIR RICHARD

Bohémienne !

Voleuse d'enfants !

BELLA

Mais...

SIR RICHARD

Va-t'en et tais-toi !

BELLA

Non !

Vous voyez mon visage et vous savez mon nom.
Quoi que vous en disiez, vous m'avez reconnue.
Eh bien, je ne veux pas être en vain revenue,
Puisque dans ce chemin j'ai fait le premier pas.
Je ne m'en irai pas, je ne me tairai pas.

SIR RICHARD, *menaçant.*

Ah ! voulez-vous sortir tout de suite, madame ?

GEORGES, *l'arrêtant.*

Ô père, ne fais pas de mal à cette femme !

BELLA

Georges, mon bien-aimé dont la voix me défend,
Viens avec moi. Je suis ta mère, ô mon enfant !
Ta mère ! Ah ! comprends-tu toute cette parole ?

SIR RICHARD, *à Georges.*

Mon Georges, tu vois bien que cette femme est folle.

BELLA, *à Georges, en s'avançant vers lui.*

Le cri du sang n'a-t-il pas d'écho dans ton cœur ?

GEORGES

Je ne vous connais pas et vous me faites peur !

Il se jette dans les bras de son père.

BELLA, *se précipitant vers eux.*

Je le veux ! je le veux ! c'est mon enfant !

SIR RICHARD, *la repoussant.*

Arrière !

Va-t'en, ou je te tue enfin, aventurière !

SAM, *la prenant par la main.*

Madame, prenez garde, il est exaspéré !

Sortons ! Votre dessein n'est pas désespéré ;

Mais il faut pour l'instant laisser passer sa rage.

Allons, nous reviendrons plus tard, après l'orage.

SCÈNE VII

SIR RICHARD, GEORGES

Après la sortie de Bella et de Sam, sir Richard est allé écouter aux portes d'un air inquiet, puis les a fermées l'une après l'autre. Il revient tout agité.

GEORGES

Père, qu'avez-vous donc ? Vous êtes tout tremblant.

SIR RICHARD, *le serrant sur son cœur avec effusion.*

Mon Georges, mon aimé, mon petit enfant blanc !

Il l'assied dans le fauteuil et se promène en réfléchissant, l'œil égaré.

Enfin, de quelque nom maudit qu'elle se nomme,

Que me veut cette femme ? Et que me veut cet homme ?
Le vieux drôle se dit mon domestique. — Il ment.
Elle aussi. Donc ils sont ensemble, assurément.
Ils cherchent à voler un enfant à son père.
Mais pourquoi le voler ? Voilà qui m'exaspère.
Je ne vois pas pourquoi.

GEORGES

Père, à quoi pensez-vous ?

Aux étoiles du ciel, dont l'œil blanc est si doux ?

SIR RICHARD

Tiens ! les étoiles !... Oui !... Chandelles ! — C'est infâme.
Je comprends ! C'est certain, je comprends ! — Cette femme
A perdu son enfant. — Je n'avais plus pensé ! —
Elle a peur de mourir sans l'avoir embrassé.
De là ses pleurs, ses cris, et sa furie amère.
Elle veut me voler le mien pour être mère.
Le vieux est son mari qui l'aide et la défend
Pour qu'elle puisse avoir les baisers d'un enfant.

Brusquement et en allant vers Georges.

Georges, on veut te voler !

GEORGES

Me voler !!

SIR RICHARD, *le prenant dans ses bras.*

Je te garde !

Il l'embrasse de nouveau, puis s'assied sur le fauteuil en prenant sur ses genoux son fils qu'il contemple fixement.

GEORGES

Comme vous regardez mes yeux !

SIR RICHARD

Oui, je regarde

Comme ils sont beaux, comme ils sont grands. — Pauvre
[petit,

Qui les regardera quand je serai parti ?

Quand me viendra la mort, c'est-à-dire la grâce,

Quand je serai là-bas, dans la terre bien grasse,

Couché dans mon tombeau, dormant dans mon linceul,

Je serai bien. Mais toi, petit, tu seras seul.

Et sais-tu ce que c'est que d'être seul ? Écoute !

Une eau froide, qui creuse un rocher goutte à goutte,

Finit par le ronger. La solitude ainsi

Vous tombe sur le cœur et le ronge, elle aussi...

Dans le désert, les fleurs sèchent, surtout les roses.

GEORGES

Père, je n'aime pas quand vous dites ces choses.

Jouons plutôt !

SIR RICHARD

Jouons ! Oui, je veux bien. À quoi ?

GEORGES

Heu !... Jouons au cheval.

SIR RICHARD, *distrain*.

Qu'est-ce que je suis, moi ?

GEORGES

Vous, le cheval qui marche, et moi, l'homme qu'on porte.

SIR RICHARD, *égaré.*

Pour entrer, elle attend là-haut que l'enfant sorte.

GEORGES

À quatre pattes, vous, et moi sur votre dos.

Pour guides nous prendrons les cordons des rideaux.

SIR RICHARD

Et pour ton fouet ?

GEORGES

Je l'ai : c'est ma branche qui sèche.

Je n'ai qu'à mettre au bout de quoi faire une mèche.

Voilà mon fouet.

Il le mène à la table où est la badine à côté du couteau.

Voyez ! hein ! comme il sera beau !

SIR RICHARD

Prenant brusquement le couteau.

Si nous pouvions aussi nous servir du couteau ?

Il est luisant. Je veux qu'il joue.

GEORGES

Et pourquoi faire ?

SIR RICHARD

Pour jouer.

À part.

Seul ! L'enfant sera seul. Pas de mère !

Seul ! Alors on pourra le voler. — Oh ! non ! non !

Il se rassied et s'adresse à Georges tout à coup.

Jouons donc au boucher ! Tu feras le mouton.

Viens ici, près de moi, sur mes genoux, mon George,
Comme un agneau qu'on couche à terre et qu'on égorge.

Le tenant sur ses genoux et le regardant dans le blanc des yeux.

Eh !... si je te tuais !...

GEORGES

Moi ? Je n'ai pas peur, va !

Je jouais tout à l'heure avec ce couteau-là.

SIR RICHARD, *à part.*

La lame est bien aiguë, et le corps est bien tendre...

À Georges, avec frénésie.

Oui !... Si je te tuais !...

GEORGES, *effrayé, se débattant.*

Père, je veux descendre.

Vous me faites vraiment du mal en me tenant.

Vous serrez, lâchez-moi ! Car j'ai peur maintenant.

SIR RICHARD

Il faut que je te tue, allons ! à l'instant même !

Parce qu'elle t'attend là-haut, et que je t'aime !

*L'enfant, qui a résisté, finit par échapper à son père, et court dans la chambre
en criant :*

GEORGES

Père, tu m'embrassais tantôt en m'appelant

Ton Georges, ton aimé, ton petit enfant blanc...

SIR RICHARD, *saisissant Georges et lui plongeant le couteau dans la poitrine, répond tranquillement :*

Tu seras mon petit enfant rouge...

SCÈNE VIII

SIR RICHARD, GEORGES, *mort*, SAM, BELLA

Sir Richard, après le meurtre, est revenu d'un air indifférent sur le devant de la scène, et joue avec la badine, sans entendre les coups précipités qu'on frappe à la porte.

SAM

Ouvrez, maître !

Nous avons entendu des cris. L'enfant peut-être
S'est fait mal.

BELLA

Sir Richard, au nom du ciel, ouvrez !

Sir Richard, parlez-nous ! Est-ce vous qui souffrez ?

SIR RICHARD, *qui s'est peu à peu retourné à la voix de Bella, et qui a ouvert la porte sur son dernier mot.*

Non ! Je vais bien.

BELLA

Et George ?

SIR RICHARD

Il est là-bas, à terre.

Je l'ai tué.

BELLA

Mon fils !

SIR RICHARD

Il n'avait plus de mère.

Après un instant de réflexion.

Et puis, c'est moi que j'ai tué. Vous voyez bien
Que ce sang qui s'en va, qui coule, c'est le mien,
Que c'est mon sang, le sang de mes veines qui pleure,
Et que j'aurai fini de vivre tout à l'heure.

Il s'assied dans le fauteuil, accablé.

BELLA, *embrassant le corps de Georges.*

Sir Richard ! sir Richard !... Quel horrible moment !
Comme je suis punie épouvantablement !

SIR RICHARD *qui s'est soulevé en montrant le ciel, et qui, s'affaissant peu à peu en prononçant les dernières paroles, finit par mourir doucement sur le dernier mot.*

L'étoile ! Elle pâlit ! Quel baiser ! quelle étreinte !
L'étoile a disparu. La chandelle est éteinte.

FIN